

## QU'EST-CE QUE LE COMPORTEMENT ?<sup>1</sup>

Esteve FREIXA i BAQUÉ<sup>2</sup>

Le titre de cet article est à la fois simple et complexe. Simple, car il est on ne peut plus dépouillé et direct. Comparez-le, par exemple, à : « Essai de définition épistémologique du concept de comportement à travers le paradigme béhavioriste radical : implications ontologiques et méthodologiques en égard à une analyse du langage ordinaire dans le cadre du positivisme logique ». Ou encore : « Erreurs catégorielles sous-jacentes à la conceptualisation mentaliste du comportement dans la psychologie contemporaine et leur réfutation par le béhaviorisme skinnérien : contribution de la philosophie anglo-saxonne du langage et du Cercle de Vienne au débat sur le statut épistémologique du comportement ». En effet, aussi bien l'un que l'autre de ces titres traduisent, plus ou moins bien, mon propos. Complexe, car répondre correctement à cette question impliquerait probablement d'écrire tout un livre. Nous allons donc essayer une solution de compromis qui, comme tout compromis, sera sans doute critiquable ; mais elle nous permettra, ne serait-ce que modestement, d'élaborer une réflexion critique de ce que l'on entend par comportement.

Pour cela, permettez-moi de commencer en parlant d'astronomie.

Si l'on demandait à n'importe qui de nous décrire ce que l'on peut voir dans le ciel, il nous répondrait probablement, tout comme vous, d'ailleurs, : « le Soleil, la Lune et les étoiles ». En effet, apparemment, ce sont bien là les trois catégories d'objets célestes sur lesquels tout le monde s'accorderait. Pourtant, comme vous le savez, cette catégorisation est complètement erronée. Tout d'abord, le Soleil n'est pas une catégorie en soi, car il n'est rien d'autre qu'une étoile (matinale, certes, mais une étoile tout de même) ; ensuite, parmi ce qu'on a appelé « étoiles » il y a, bien sûr, des étoiles, mais aussi des planètes (Vénus, Mars, etc.). Et on pourrait même rappeler que la Lune n'est rien d'autre qu'un satellite qui tourne autour d'une planète, les planètes étant, en quelque sorte, les satellites du Soleil, qui est une étoile comme les autres. Étoile et satellite pourraient donc, à la rigueur, suffire si on considérait la Lune comme le satellite d'un satellite.

Bref, la simple catégorisation en trois éléments du début masque bien une réalité très différente, non directement accessible aux apparences, et qui demande

---

<sup>1</sup> Texte, corrigé, augmenté et traduit, de la conférence prononcée à l'UNED (Madrid) le 17 mai 2002, ce qui explique son caractère « oral » ainsi que l'absence de références bibliographiques.

<sup>2</sup> Professeur d'Analyse Expérimentale du Comportement à l'Université de Picardie (Amiens, France)  
courriel : esteve.freixa@ca.u-picardie.fr

une conceptualisation de l'univers bien plus élaborée (et adéquate) que celle générée par les simples apparences. On remarquera que le fait de savoir que le Soleil est une étoile ne nous empêche pas de le voir comme le voient les personnes qui ne le savent pas ; ce qui a changé n'est pas la perception sensorielle de l'objet, mais sa conceptualisation.

L'exemple précédent constitue une illustration plus ou moins réussie de ce qu'on appelle l'*erreur catégorielle*, c'est-à-dire, un processus erroné d'attribution d'un élément à une catégorie.

Ce phénomène est courant non seulement dans la vie quotidienne mais également dans les jeunes sciences, à un moment de leur évolution où elles sont encore prisonnières des apparences, des théories du sens commun, et où les conceptualisations plus élaborées n'ont pas encore été générées.

Tel est le cas pour la psychologie, et le concept même de comportement en est un archétype (le concept d'esprit fournissant également un exemple de choix !).

En effet, l'idée que l'on se fait en général du comportement est aussi erronée que celle qui consiste à créer une catégorie spécifique pour le Soleil alors qu'il appartient à la catégories étoiles.

La conception traditionnelle du comportement suppose que celui-ci est constitué par le mouvement visible d'un être vivant ou d'une de ses parties. Ainsi, sauter une haie est un comportement, tout comme appuyer sur un bouton ou conduire une voiture. Mais réaliser un calcul «mental» :  $[(7 \times 8) - 6] \div \frac{1}{2} = ?$ , est-il un comportement ? La réponse traditionnelle est, bien sûr, non. Le comportement sera l'annonce du résultat (100), mais pas le processus «mental» qui nous a permis de trouver ce résultat.

Dans cette optique, le comportement est le dernier maillon d'un processus initié, certes, par un stimulus (la question) mais dont l'essentiel se situe au niveau interne à l'organisme, «mental». Si une école psychologique, telle que le béhaviorisme, déclare n'avoir pour objet d'étude que le seul comportement (behavior = comportement), alors il semble se disqualifier de lui-même car, ne s'intéressant qu'au résultat, qu'au dernier maillon de la chaîne, il néglige la partie la plus importante, c'est-à-dire, les processus «mentaux» qui sont supposés être la cause de cette réponse et sans lesquels elle n'aurait jamais été possible. On dit alors du béhaviorisme qu'il constitue une approche basée sur le modèle de la « boîte noire ».

En effet, le béhaviorisme ne s'intéressant, dans cette perspective, qu'aux stimulus et aux réponses (le célèbre schéma  $S \Rightarrow R$ ), il ne peut que, soit nier l'existence des processus «mentaux» qui se situent entre les deux (ce qui serait un aveu de mauvaise foi, car chacun peut constater aisément qu'avant de donner la réponse il lui a fallu un certain temps pendant lequel il a réalisé ce calcul «mental», temps proportionnel à la difficulté de l'opération), soit les mettre entre parenthèses en affirmant que, puisqu'ils se situent à l'intérieur de l'organisme, puisqu'ils ne constituent pas des phénomènes publics, accessibles à plusieurs observateurs, ils ne peuvent pas être abordés par la méthode expérimentale, c'est-à-dire, ils ne peuvent pas être étudiés scientifiquement. D'où la nécessité de concevoir l'organisme comme une « boîte noire », opaque, ne laissant rien voir de ce qui se déroule en son intérieur, et de se rabattre sur les seuls phénomènes observables, les stimulus et les réponses.

Telle est, brièvement résumée, la conception que la plupart des gens se fait de l'approche béhavioriste. Et il faut reconnaître, par honnêteté intellectuelle, que certaines formes de béhaviorisme, les béhaviorismes méthodologique et philosophique, directement issus des ou assimilables aux courants opérationalistes

(on ne peut aborder un objet d'études que s'il a été correctement opérationnalisé, c'est-à-dire, traduit en une série d'opérations publiques et observables) et positivistes logiques ne sont pas très éloignés de cette conception et l'ont souvent, de ce fait, consolidée.

Si tel était le cas, il faudrait reconnaître que la position behavioriste serait absurde, puisqu'elle reconnaîtrait volontiers que l'important n'est pas tant le comportement (dernier maillon) que les processus qui permettent de l'élaborer ; mais, puisque ceux-ci seraient inaccessibles à un observateur externe, il faudrait se rabattre, sous peine de retomber dans l'introspection (cette même introspection en réaction à laquelle le behaviorisme s'était constitué), sur le comportement qui, bien que sans grand intérêt, a le mérite d'être public et susceptible éventuellement de nous donner quelques informations sur les processus « mentaux » qui lui ont donné naissance. C'est ainsi, en effet, que les psychologues cognitivistes conçoivent le comportement : peu ou pas intéressant en soi, mais constituant la seule voie d'accès acceptable (ils sont scientifiques, donc ils récuse l'introspection) pour essayer de comprendre les mécanismes de l'appareil (belle métaphore mécaniciste !) psychique, « mental », cognitif.

Mais tout ce qui précède est basé sur l'acceptation, comme allant de soi, de la définition de comportement en tant que mouvement musculaire visible, public, et, de façon complémentaire, du caractère « mental » des processus internes, privés, qui se mettent à l'œuvre en présence du stimulus afin d'élaborer la réponse adéquate. Or, ce que nous allons essayer de mettre en évidence est que cette dichotomie, « mental »-comportement, est incorrecte car issue d'une grossière erreur catégorielle.

#### La partie cachée de l'iceberg est aussi un iceberg.

Après avoir fait appel à l'astronomie, et avant d'emprunter quelques notions à la physique, permettez-moi, au risque d'aggraver décidément mon cas, de m'appuyer sur la grammaire.

En effet, celle-ci nous apprend que les verbes décrivent des **actions**, c'est-à-dire, des comportements. Nous avons pris tout à l'heure sauter une haie, appuyer sur un bouton ou conduire une voiture comme exemples de comportement, par rapport à calcul « mental », activité qui n'est pas considérée comme tel dans la vision traditionnelle des choses.

Mais calculer est tout autant un verbe que sauter, appuyer ou conduire. Donc, logiquement, s'il s'agit d'un verbe, cela traduit une action, c'est-à-dire, un comportement. Calculer est, par conséquent, un comportement à part entière.

Arrivés à ce point, nous croyons deviner la réaction, sceptique, du lecteur : « il s'agit d'un sophisme, d'un jeu de mots, d'une démonstration purement verbale, déclarative, sans aucun rapport avec la réalité, avec la véracité des choses ».

En effet, non nous ne pensons pas nous en tenir à cette démonstration logique basée sur les définitions grammaticales pour étayer notre propos, bien que nous allions emprunter encore un argument à la linguistique, concrètement à l'étymologie. Auparavant, arrêtons-nous sur des aspects plus évidents concernant le calcul, non pas « mental » pour l'instant, mais « normal ».

Comment un enfant qui est en train d'apprendre à compter résout le problème : « combien font  $3+2$  ? » Il s'aide, tout simplement, des doigts pour « afficher » d'abord trois doigts, puis deux autres, les compter et, finalement, énoncer le résultat : « 5 ».

En effet, les doigts sont les premières « béquilles » que l'on utilise dans l'apprentissage du calcul. Et c'est bien la raison pour laquelle notre système de numérotation est le système **décimal**, composé de dix éléments de base différents (0, 1, 2...9), ce qu'on appelle : compter en base 10. Pourquoi cette base plutôt que la base 2 (comme les ordinateurs), la 7 ou la 13 ? La réponse est évidente : parce que nous n'avons pas 2, 7, ou 13 doigts, mais 10.

Une preuve supplémentaire ? Vous avez de la chance ! C'est parce que vous êtes francophones que je pourrais vous la fournir ; avec des hispano-parlants, anglo-saxons, chinois ou arabes, bref, avec tout autre langue que le français, je ne pourrais pas.

Savez-vous avec quelle base comptaient « nos ancêtres les gaulois » ? Non ? Et bien, en base 20. Pourquoi 20 ? Parce qu'en plus des deux mains, nous avons deux pieds ! La base 20 offrait, en fait, le double de possibilités que la base 10. Et bien que le système décimal ait été introduit en France depuis des siècles et des siècles, il nous reste encore quelques traces de cette bonne vieille base 20. Savez-vous que vous êtes pratiquement les seuls au monde à mélanger, sans jamais vous en être aperçus jusqu'à dans quelques instants, quand je vous le ferai remarquer (vous avez déjà deviné, à la consonance de mon nom, que je ne suis pas un « français de souche »), à mélanger, disions nous, la base 10 et la base 20 ? Comment lisez-vous le nombre 50 ? En prononçant « cinquante ». Et le nombre 60 ? En prononçant « soixante ». Bien ! Alors pourquoi ne pas lire le nombre 80 en prononçant, comme le voudrait la logique de la base de 10, « octante » ou « huitante » ? D'après vous, pourquoi dites-vous « quatre-vingts », qui est l'énoncé d'une opération mathématique ( $4 \times 20$ ) et non son résultat (80) ? Tout simplement parce que vous avez, en cours de route, changé allègrement de base et vous êtes revenus à la base 20 de vos ancêtres. Et oui ! C'est aussi simple que cela. Pour la même raison, vous comprendrez maintenant pourquoi il y a à Paris un hôpital, que vous connaissez peut-être, appelé l'Hôpital des Quinze-Vingts, dédié aux aveugles, et dont beaucoup de personnes se demandent si le nom ne provient pas de l'horaire des visites du public (entre 15 et 20 h) ! Il s'appelle ainsi parce que, à l'origine, il comportait 300 lits, c'est-à-dire, en base 20,  $15 \times 20$ . Étonnant, non ? (Sans parler de l'expression « onze-cents » pour dire 1100 !!!).

Tout ceci pour illustrer un phénomène bien connu : en phase d'apprentissage du calcul, on s'aide des éléments externes, à portée de main (si j'ose dire), dénombrables et manipulables à souhait (dans « manipulable » il y a *mani*, du latin *manus-mani* : main). Calculer est donc, au départ, un comportement manuel, manifeste, de comptage, avec la main, les doigts (de la main et/ou du pied etc.). Personne ne peut nier qu'une telle activité constitue bel et bien un comportement.

Mais, assez vite, les 10 ou les 20 doigts se sont avérées insuffisants pour réaliser des calculs nécessitant plus de 10 ou de 20 éléments. On les remplaça donc par des petits objets, toujours aisément manipulables et dénombrables, tels que des osselets, des boules (qui ont donné les célèbres bouliers, encore en service dans la civilisation chinoise, par exemple), des cailloux... et nous y sommes ! Comment disait-on *cailloux* en latin : **calcul** (qui est arrivé jusqu'à nos jours dans l'expression : calcul rénal, ou calcul dans la vésicule biliaire). Étymologiquement, calculer vient donc du latin *calcular* et signifie bien « manipuler des cailloux dans un but de comptage ». Calculer est donc bel et bien un comportement, et plus seulement en vertu d'un simple raisonnement logique : c'est un verbe, donc c'est un comportement.

« Soit », me direz-vous. « Pour ce qui est de calculer de façon externe, visible, publique, manipulative, cela ne pose aucun problème. Il s'agit, sans conteste, d'un comportement. Mais cela ne prouve pas du tout que les processus « mentaux » qui se déroulent dans notre intérieur lorsque nous réalisons cette activité sans l'aide d'aucun élément externe manipulable soient aussi des comportements ». Nous allons répondre à cette objection.

Pour cela, il faut encore franchir une étape : lâcher les béquilles. En effet, à force de répéter un comportement, on acquiert une maîtrise de plus en plus prononcée ; le comportement s'automatise et devient de moins en moins dépendant de son support manipulateur. Le comportement peut alors être intériorisé, être émis sans avoir recours à sa composante motrice.

On voit bien ce processus avec l'apprentissage de la lecture. Tout d'abord, on lit à haute voix, en pointant du doigt le texte et en bougeant tous les muscles de l'appareil phonatoire. Puis, on peut se passer du pointage ; on arrive ensuite à lire « pour soi », sans émettre aucun son, mais on distingue encore un léger mouvement des lèvres, jusqu'à ce que tout mouvement disparaisse et que l'on en soit arrivé à la lecture silencieuse de l'adulte, à la lecture qu'on pourrait appeler « mentale ». C'est ce qui arrive avec notre exemple du calcul « mental ». Devenus experts dans le calcul, nous pouvons l'effectuer intérieurement, « mentalement ». Mais, calculer, que ce soit manipulativement ou « mentalement », s'exprime toujours par un verbe, donc revêt toujours le statut de comportement. La seule différence entre les deux modalités porte sur leur caractère public versus privé, extérieur versus intérieur.

Il ne s'agit, en somme, que d'un simple problème d'accessibilité de la part d'autrui. Mais une différence d'accessibilité ne suffit pas à justifier une dichotomie aussi tranchée que comportement-processus « mentaux », phénomènes sensés appartenir à deux catégories radicalement différentes au point d'en considérer l'une comme étant la cause de l'autre. Une simple différence d'accessibilité à un phénomène n'a jamais eu le pouvoir de changer ni la nature ni le statut du phénomène en question, qui est tout à fait indépendant du fait que quelqu'un puisse y accéder plus ou moins facilement.

En d'autres termes, **la différence d'accessibilité concerne l'observateur, pas le phénomène.** Le phénomène est ce qu'il est indépendamment de son accessibilité, qui est une caractéristique dépendante de l'observateur. Un phénomène ne change pas dans son essence du fait des limitations perceptibles de l'observateur. Les infra- et ultra-sons, les infrarouges et les ultraviolets ne sont pas des phénomènes essentiellement différents des sons audibles et des couleurs perceptibles par l'être humain, du fait de leur non-perception par celui-ci. Ils peuvent d'ailleurs être perçus par d'autres espèces, ce qui prouve qu'ils n'ont rien de particulier en soi, c'est-à-dire, que leur inobservabilité humaine n'implique aucune nécessaire différence de statut (ontologique).

Créer des catégories différentes de phénomènes en fonction uniquement de leur accessibilité humaine constitue un acte d'un anthropocentrisme outrageant, hélas trop courant, mais sans aucune justification objective autre que le contentement de notre ego. C'est faire de l'être humain la mesure de toutes les choses, alors que les choses étaient comme cela bien avant notre apparition sur terre, continueront à l'être après notre éventuelle disparition, et se moquent éperdument, à juste titre, de la conception que nous nous en faisons.

Il existe donc des comportements visibles, que nous pouvons appeler manifestes, et des comportements cachés, que nous pouvons appeler « mentaux ». Mais ces deux types sont des comportements à part entière. Ne considérer comme

comportement que les premiers, à cause de leur différence d'accessibilité, et créer ainsi une catégorie différente pour les seconds, en ajoutant, qui plus est, une relation causale entre les deux, constitue tout simplement une belle erreur de catégorisation. L'analogie suivante devrait finir de mettre cela en évidence.

Il s'agit de l'analogie avec les icebergs. Un iceberg se définit par le fait qu'une masse de glace, dérivant sur l'océan, présente, en vertu des lois de la physique, une partie visible et une partie cachée (la partie visible et la partie cachée de l'iceberg, comme on dit couramment). Il ne viendrait à l'esprit de personne de considérer que l'objet iceberg se réfère seulement à sa partie visible, sa partie cachée appartenant à une autre catégorie de phénomènes ; et encore moins de considérer que la partie cachée constitue « la cause » de la partie visible ! L'iceberg est **l'ensemble**, la somme de la partie visible et de la partie cachée, et le fait qu'il soit divisé en deux parties par la frontière de la ligne de flottaison n'a pas le pouvoir de générer deux phénomènes différents. De même, le comportement est l'ensemble, la somme de la partie manifeste et de la partie « mentale », et le fait qu'il soit divisé en deux par la frontière de la peau n'a pas le pouvoir de générer deux phénomènes différents.

Ainsi, l'ensemble des soi-disant fonctions « mentales », des soi-disant processus cognitifs<sup>3</sup>, loin d'être les causes du comportement, sont des comportements à part entière, comportements qui, avant d'avoir été intériorisés, « mentalisés », étaient bel et bien des comportements moteurs, manifestes. En d'autres termes, **les processus « mentaux » ne font pas partie de l'explication, mais de ce qui doit être expliqué.** Et c'est là que la vision traditionnelle, aussi bien du sens commun que des psychologues cognitivistes, se révèle incorrecte. En effet, en arrêtant la chaîne explicative du comportement au maillon du « mental » on a l'impression d'avoir fourni une explication, alors que le problème n'a fait que reculer d'un cran. Dire que l'écolier a pu répondre correctement à la question posée parce qu'il a effectué un calcul « mental » correct ne nous avance guère, car reste à expliquer pourquoi il a réalisé un calcul « mental » correct. L'explication cognitive, en coupant court, par un semblant de réponse satisfaisante, à la recherche de l'explication, arrête la chaîne causale à un maillon intermédiaire (intervenant, mais intermédiaire) et empêche la poursuite de l'établissement de la cause première, celle qui nous intéresse réellement.

Cela ressemble fort au raisonnement des enfants qui, à la question : « d'où viennent les poulets ? » répondent : « du supermarché », et qui, lorsqu'ils vous voient vous plaindre que vous n'avez pas assez d'argent pour vivre, vous proposent d'aller tout simplement en chercher aux distributeurs automatiques de votre banque. Ils ignorent que les poulets (fort heureusement !) ne sont pas produits par les supermarchés et que l'argent (hélas !) n'atterrit pas dans la banque si vous ne l'avez pas gagné par votre travail. Le supermarché et la banque sont des variables intermédiaires, pas des variables indépendantes (causes).

Arrêter l'explication du comportement manifeste à l'action du comportement caché équivaut à expliquer la partie visible de l'iceberg par sa partie submergée, en oubliant que les deux doivent être expliquées en termes de température, densité, etc.

---

<sup>3</sup> Y compris *penser*, considéré comme étant le contraire d'agir, dérive étymologiquement d'un comportement : peser (évaluer) ; tout comme *idée*, prototype du concept abstrait, « mental », qui dérive du grec « idea » (voir), plus explicite dans le mot latin « videre » (voir) ; ou encore, qui dit mieux, *théorie*, considéré comme l'abstraction totale, puisque désignant une succession ordonnée d'éléments abstraits, provient du grec « théoria » : *procession ordonnée d'individus envoyés à une célébration religieuse ou oracle*, où l'on retrouve l'aspect de succession d'éléments organisés, et qui s'emploie encore de nos jours, dans ce sens premier, dans une phrase, certes un peu désuète, comme : « une théorie de cardinaux s'avavançait lentement vers le Pape... »

qui sont les véritables causes du phénomène que nous appelons iceberg. Dire que la lampe s'allume parce que l'on a manipulé l'interrupteur n'est pas faux, mais très incomplet, parce que cela ne nous explique pas pourquoi en manipulant l'interrupteur la lampe s'est allumée. L'explication complète (et, donc, correcte)<sup>4</sup> renvoie à la notion d'électricité, de conduction, de flux interrompu ou non d'électrons, etc. Et c'est bien en cela que le courant béhavioriste s'oppose à l'école cognitiviste : dans son refus d'accorder un rôle primordial à l'échelon intermédiaire, interne, «mental», non pas parce que caché et donc inaccessible (boîte noire), mais parce qu'il ne constitue qu'un comportement comme le comportement manifeste qu'il est censé expliquer et que, à ce titre, il ne fait pas partie de l'explication mais bel et bien de ce qui doit être expliqué. Loin de se contenter donc de ces pseudo-explications de mi-parcours, entachées, qui plus est, d'erreurs catégorielles, le béhaviorisme se retourne vers l'environnement, source ultime (ou première, tout dépend de comment on considère les choses) des comportements, aussi bien cachés que publics, selon une relation d'interaction qui n'a rien à voir avec le malheureusement célèbre schéma (unidirectionnel, mécaniste et réductionniste) stimulus⇒réponse dans lequel ses détracteurs ont toujours voulu enfermer, pour mieux le critiquer, le béhaviorisme. Mais cela serait une toute autre histoire...

Parvenus à ce niveau du discours, il nous faut avouer que, afin de démasquer aussi efficacement que possible l'erreur catégorielle de ce que nous avons appelé « la partie cachée de l'iceberg », nous avons utilisé des expressions et concepts qui impliquent et véhiculent une autre erreur catégorielle, tout aussi courante et non moins dangereuse, que nous allons essayer de dissiper à présent. Mais il nous a semblé plus « pédagogique » de procéder par étapes et nous attaquer à une erreur à la fois plutôt que d'essayer de les rétablir toutes en même temps, ce qui aurait pu être source de confusion et un obstacle, somme toute, à la compréhension de notre argumentation.

Quelle est donc cette deuxième erreur catégorielle à laquelle nous venons de faire allusion ? Tout simplement, l'erreur de **situer** le comportement **dans** l'organisme.

En effet, un peu plus haut, j'ai utilisé des tournures telles que : « *Le comportement peut alors être intériorisé... Devenus experts dans le calcul, nous pouvons l'effectuer intérieurement... Comportements qu'avant d'avoir été intériorisés...* » et d'autres du même genre. Mais le fait de **situer** le comportement, que ce soit à l'intérieur de l'organisme ou ailleurs, comporte de graves problèmes ; parmi d'autres, celui de supposer que le comportement, puisqu'il peut être situé quelque part, possède des caractéristiques, des propriétés, des attributs **spatiaux**, c'est-à-dire, possède de l'extension dans l'espace (*res extensa*, comme disaient les anciens). Il va donc falloir regarder cela de près.

Et pour ce faire, je vais emprunter une analogie à mon ami (et néanmoins collègue) Josep Roca. Il s'agit, à vrai dire, d'une vieille blague antimilitariste, blague que je connaissais depuis longtemps mais de laquelle je n'aurais jamais su tirer tout le « jus épistémologique » qu'en a tiré Roca.

Il s'agit donc d'un sergent instructeur qui est en train d'exposer à ses recrues les bases élémentaires de la balistique. « *Le projectile -explique le sergent- décrit une courbe ascendante jusqu'à parvenir au point culminant et, à partir de ce point, il commence à tomber à cause de, d'après le manuel, la force de la gravitation* »

---

<sup>4</sup> En fait, il faudrait évoquer ici les différents types de causalité (efficiente, formelle, etc) proposés par Aristote.

*universelle ; mais, si vous voulez mon avis, ainsi, entre nous, je crois plutôt qu'il tombe, tout bêtement, à cause de son propre poids* ». Et c'est ici qu'il fallait rire, car il est en effet comique de découvrir que le sergent est tellement borné qu'il ignore que « tomber à cause de son propre poids » n'est rien d'autre que la version populaire, du langage courant (*vulgata*) de la « force de la gravitation ».

Mais ne riez pas trop fort tout de même car, finalement, le sergent n'a pas entièrement tort, loin de là ! Ou, si vous préférez, c'est plutôt vous qui avez tort de rire de l'ignorance du sergent. Car il se trouve que, dans ce cas précis, en sans même le savoir, il a bel et bien raison : contrairement à ce que vous pensez (c'est bien pour cela que vous avez tout au moins souri en découvrant la blague), ce n'est pas la même chose « tomber à cause de son propre poids » que « tomber à cause de la force de la gravitation ». L'erreur du sergent n'est pas de croire qu'il s'agit de deux choses distinctes, car c'est le cas. Il se trompe seulement lorsqu'il choisit « tomber à cause de son propre poids » comme étant l'explication correcte. Le projectile tombe, tout comme l'indiquait –a juste titre- le manuel, à cause de la force de la gravitation, ce qui est loin de revenir au même. Et si vous me permettez qu'après l'astronomie et les icebergs je vous parle encore de physique (avant de revenir au comportement, qui est, après tout, ce qui nous intéresse), je vais essayer de m'expliquer.

### Les pierres ne tombent pas à cause de leur propre poids.

Lorsque l'on dit qu'un projectile (ou une pierre, ou un corps quelconque) tombe à cause de son **propre** poids, on est en train d'affirmer, de façon on ne peut plus claire et explicite, que les pierres **possèdent** un poids qui leur est **propre**, c'est-à-dire, que le poids se trouve **dans** la pierre, ou, autrement dit, que le poids est une propriété (dans le sens littéral du mot « propriété », comme lorsque l'on dit que telle usine est la propriété de monsieur Untel) de la pierre. On considère donc que le poids est une propriété **essentielle** (dans le sens de l'essence) de la pierre, tout comme sa forme, sa taille ou son volume. C'est-à-dire, l'on considère que le poids **appartient** à la pierre tout comme lui appartiennent sa forme, sa taille ou son volume.

Mais, contrairement à la forme, la taille ou le volume, qui sont, effectivement, des qualités **propres** à une pierre, le poids ne l'est pas pour la bonne et simple raison que les pierres ont des formes, des tailles, des volumes et des **masses**, mais pas des formes, des tailles, des volumes et des **poids**.

C'est la masse qui appartient à l'objet ; c'est la masse qui constitue une qualité essentielle de l'objet ; mais pas le poids. Souvenez-vous des notions de physique que l'on nous apprend à l'école : un corps possède une masse donnée, et cette masse, qui est bel et bien une caractéristique propre à chaque corps, **interne** au corps, pourrait-on dire, devient poids lorsqu'elle **interagit** avec la force de la gravitation, qui constitue une caractéristique **externe** au corps, propre à l'environnement dans lequel se trouve le corps. Le poids ne constitue donc pas une propriété essentielle de la pierre, mais une propriété **relationnelle**.

Nous savons tous qu'une même pierre « possède » un poids différent dans l'atmosphère terrestre que sur la Lune, par exemple, à cause de la valeur différente de la force de la gravitation dans ces deux environnements différents. La masse de la pierre reste la même sur la Terre et sur la Lune ; néanmoins, « son » poids varie de façon considérable. Et les guillemets que nous venons d'utiliser dénoncent notre

vision erronée de l'affaire : la pierre ne « possède » pas un poids et, par conséquent, il ne s'agit pas de « son » poids. La pierre, **pèse** ; tout simplement.

Et nous voilà au point où nous voulions en venir : peser est un verbe, une action, une propriété relationnelle et non une propriété essentielle, propre, interne à l'objet. Ainsi, les objets (et les sujets !), par définition et par pure logique, ne possèdent pas l'interaction ni dans leur intérieur ni ailleurs ; simplement, ils **interagissent**, ce qui est très différent.

L'analogie nous semble maintenant suffisamment claire : les verbes expriment des comportements, et les comportements, qui sont des interactions, ne se situent pas **à l'intérieur** de l'organisme qui se comporte. Le comportement n'est pas une propriété essentielle du sujet mais une propriété relationnelle. Considérer le comportement comme quelque chose qui réside **dans** le sujet équivaut, ni plus ni moins, à confondre le poids avec la masse. Situer le comportement à l'intérieur du sujet n'a pas plus de sens que de situer le poids à l'intérieur de l'objet. L'interaction, qu'il s'agisse du poids ou du comportement, ne se situe nulle part pour la simple et bonne raison qu'elle ne possède pas d'attribut d'extension (la *res extensa* chère à Aristote). C'est aussi absurde considérer qu'elle se situe à l'intérieur de l'organisme (version traditionnelle) que considérer qu'elle se trouve dans l'environnement (ce qui ne viendrait à l'esprit de personne).

Lorsque l'on observe un organisme qui se comporte (qui « émet » un comportement, comme on dit souvent dans notre jargon), on a tendance à considérer qu'il extériorise un comportement qu'il possédait dans son intérieur, tout comme lorsque l'on observe une pierre (ou un projectile, pour revenir à notre sergent instructeur) tomber, l'on attribue sa chute (son comportement de tomber, pourrait on dire) à une propriété interne de la pierre : son poids. L'on commet la même erreur que lorsque ayant frotté une allumette contre le grattoir de sa boîte et ayant constaté l'apparition de la flamme au bout de l'allumette on affirmait que la flamme se trouvait à l'intérieur de celle-ci. A la question : « où se trouvait la flamme avant de frotter l'allumette contre le grattoir, dans l'allumette ou dans le grattoir ? » la réponse correcte est : « ni dans l'une ni dans l'autre ». La flamme ne se trouvait à l'intérieur de nulle part, ni de l'allumette ni du grattoir ; elle est le fruit de leur interaction.

De la même façon, le comportement n'est pas une propriété essentielle (toujours au sens d' « essence ») de l'organisme mais une propriété relationnelle. Et c'est la raison pour laquelle il s'exprime par un verbe, qui désigne une action, et non pas par un substantif (de « substance », « essence ») qui désigne un objet spatialement étendu, doté de *res extensa*. Une pierre n'a pas de poids (substantif) : elle **pèse**. Un amoureux n'a pas d'amour (et que les Roméos du monde entier me pardonnent) : il **aime**. Un « sauvageon » (comme dirait l'autre) n'a pas d'agressivité : il **agresse**.

Et ce glissement grammatical depuis le verbe (l'action, le comportement) vers le substantif (la chose) constitue le processus de substantivation, « chosification », réification (*res-rei*, chose), processus tellement courant et habituel que nous ne sommes même pas conscients à quel point nous en abusons.

Et, pourtant, la réification constitue une autre erreur catégorielle classique (confondre des verbes avec des substantifs) dans l'explication traditionnelle du comportement, erreur qui, additionnée aux deux que nous venons de dénoncer, structure la vision intuitive du comportement adoptée, de façon explicite ou implicite par nos concitoyens et face à laquelle l'analyse béhavioriste, carrément anti-intuitive, éprouve de graves difficultés à se faire entendre. Essayons donc de démasquer cette nouvelle erreur catégorielle.

Les hommes (et les femmes) ne meurent pas parce qu'ils sont mortels.

Voyageons pour un instant à travers le temps jusqu'à l'époque préhistorique et observons la vie quotidienne d'une tribu de troglodytes.

Un beau matin d'hiver, notre protagoniste (appelons-le Uhr) sort de sa grotte pour aller chasser le mammoth afin d'alimenter sa famille. En sortant il observe que le sol présente aujourd'hui un aspect différent de celui habituel : on dirait qu'un manteau transparent recouvre tout (la nuit précédente il a bien gelé). C'est la première fois que Uhr se trouve confronté à ce phénomène, qu'il ne connaît absolument pas. A part le remarquer, il ne lui accorde donc pas plus d'importance que cela et il s'élance, comme à son habitude, à la recherche de sa proie. Évidemment, comme on pouvait s'y attendre, il glisse brutalement et se retrouve par terre, la rotule gauche cassée net en deux. Moralité : deux mois sans pouvoir sustenter sa famille.

La prochaine fois que notre héros, enfin remis de sa blessure, constate en partant chasser que le sol présente ces caractéristiques particulières (stimulus discriminatif) qui avaient provoqué son accident (conséquence aversive), il modifie sa façon de se déplacer afin d'éviter la catastrophe (comportement d'évitement) et, par approximations successives (modelage) finit par se déplacer de façon adéquate sur des sols glissants.

Lorsqu'il envisage de dénommer cette nouvelle façon de se déplacer par rapport à sa façon habituelle, il crée un nouveau mot : prudemment, de façon prudente. Il s'agit bien là d'un adverbe ou d'un adjectif, en aucun cas d'un verbe ni, encore moins, d'un substantif ; il s'agit d'un terme qui décrit, qualifie un comportement. Plutôt que de détailler, item après item, la nouvelle façon de se déplacer (« mets d'abord le pied droit bien à plat sur le sol ; déplace alors ton centre de gravité sur lui avant de lever la pied gauche ; avance-le lentement et ensuite... etc. etc. »), une fois que l'on s'est accordé sur le catalogue de comportements qui se trouve résumé sous le vocable « prudemment », ce vocable fonctionne comme une étiquette qui résume et condense en un seul mot le répertoire comportemental en question. Se déplacer de façon prudente (ou prudemment) n'est rien d'autre que la façon résumée et économe de dire : « se déplacer en mettant d'abord le pied droit bien plat... etc. »).

Ainsi, lorsque le stimulus discriminatif le requiert, apparaît le comportement adapté afin d'éviter des conséquences aversives, et une simple incitation verbale suffit pour solliciter un tel comportement : « eh, les gars ! aujourd'hui, si vous mettez le nez dehors, vous devez vous déplacer de façon prudente. » Se déplacer de façon prudente est un type de comportement particulier ; rien d'autre.

Voyons à présent l'étape suivante. Un autre jour, notre homme, poursuivant sa proie, se trouve face à un cours d'eau infranchissable à moins de traverser sur un tronc d'arbre tombé reliant les deux rives. Pour le traverser sans tomber il doit se déplacer d'une façon qui n'est ni la façon habituelle ni celle que nous avons convenu d'appeler prudente (ce n'est pas la même chose de marcher sur la glace que sur un tronc d'arbre). Devra-t-il forger un nouveau vocable pour désigner cette nouvelle façon de se déplacer ? Cela pourrait être une solution. Mais étant donné le fait qu'il existe plusieurs éléments **communs** entre cette nouvelle façon et celle appelée prudente (elles ne doivent être émises que face à des circonstances particulières, elles évitent des fâcheux contretemps, etc.) une solution alternative consiste à étendre, élargir (généraliser) le sens du mot « prudemment » à d'autres

circonstances que celles qui ont servi à générer le vocable à l'origine. On dira donc dans les deux situations qu'il faut se comporter de façon prudente bien que la chaîne de comportements concrets qu'il y aura derrière ne soit pas identique.

Franchissons maintenant un dernier pas dans ce processus de généralisation. Ne cantonnons pas ce vocable à la désignation de certaines façons de se déplacer mais élargissons-le à d'autres activités, même sociales, dans lesquelles, de manière sans doute métaphorique, on peut employer le mot « prudemment ». Imaginons, par exemple, qu'un beau jour, au moment de servir le rôti de mammoth, Uhr réalise qu'il n'a plus du tout de sel. Il se décide donc à en emprunter à son voisin, mais il se dit que s'il l'aborde avec sa rudesse habituelle d'ours mal léché, il sera obligé de manger sans sel. Il l'aborde donc avec diplomatie afin d'éviter d'essuyer un cuisant refus. On peut alors dire, en élargissant l'étendue de la généralisation, qu'il s'est comporté de façon prudente.

Jusqu'ici nous avons observé la genèse de l'adjectif « prudent » et de l'adverbe « prudemment<sup>5</sup> ». Supposons à présent que notre personnage, compte tenu des avantages que comporte le fait de se comporter de façon prudente (loi de l'effet), adopte ce comportement non pas de façon sporadique mais habituelle. A la longue, l'observateur de tout ce processus peut résumer le constat : « Uhr se comporte régulièrement de façon prudente » en disant : « Uhr **est** prudent ».

L'introduction du verbe **être** est, dans ce cas, tout à fait correcte mais très dangereuse. En effet, l'observateur l'emploie comme un pur résumé de « Uhr se comporte régulièrement », mais, il utilise pour cela le verbe qui, par définition, désigne l'essence. Ainsi, nous avons fait glisser le champ sémantique depuis le comportement (se comporte) jusqu'à l'essence (il est) ; depuis la propriété relationnelle jusqu'à la propriété essentielle (pour reprendre les concepts du chapitre précédent).

Si nous gardions toujours présent à l'esprit la façon dont nous sommes parvenus à cela, il n'y aurait aucun problème. Autrement dit : si nous nous souvenions que « prudent » n'est qu'une étiquette pour résumer un répertoire de comportements et que « il est » équivaut à « il se comporte régulièrement » (notez que le comportement est présent dans les deux cas), nous ne tomberions jamais dans le piège de répondre un jour à un observateur nouveau qui, n'ayant pas eu accès à la genèse d'un tel comportement qui l'intrigue, demande : « pourquoi Uhr se comporte-t-il de cette façon lorsqu'il se déplace sur un sol tout blanc, de cette autre lorsqu'il traverse un cours d'eau sur un tronc d'arbre tombé et de cette autre encore lorsqu'il demande du sel à son voisin ? » en lui disant (au lieu de lui exposer les contingences qui ont généré et qui maintiennent ces comportements) : « parce que Uhr **est** prudent ».

Avec une telle pirouette linguistique, qui n'est rien d'autre qu'une pure et simple tautologie (puisque la question était : « pourquoi Uhr se comporte de façon prudente ? » et la réponse a été : « parce qu'il est prudent ») nous avons transformé,

---

<sup>5</sup> Je ne peux pas m'empêcher de profiter de l'occasion pour souligner à quel point le langage même que nous employons se trouve imprégné de la conception mentaliste et dualiste de l'être humain et de son comportement. En effet, que signifie, littéralement, « prudemment » ? Ni plus ni moins que « avec le mental prudent ». Et c'est la même chose pour TOUS les adverbes en « ment » : claire-ment, aimable-ment, malicieuse-ment, etc. Et le comble des combles est l'adverbe « mentale-ment », c'est-à-dire, avec le mental mental. Quelqu'un a dit, à juste titre que « le monde mental ment monumentalement ». C'est donc pour cela qu'il faut préférer, dans la mesure du possible, l'expression « de façon prudente » à « prudemment » et, en général, éviter les adverbes en « ment » (bien que je sois conscient que je suis en train de les employer souvent ; nul n'est parfait !).

de façon éhontée, ce qui nous servait de **description** abrégée d'un comportement habituel en sa propre **cause**. Uhr ne se comporte plus de façon prudente à cause de l'intérêt qu'il a le faire, c'est-à-dire, en fonction des conséquences, mais en vertu de quelque chose qu'il a dans son intérieur et qui le pousse à être prudente : **la prudence**.

On remarquera que, sans crier gare, nous avons introduit, pour la première fois dans cette histoire, un substantif : la prudence. Nous avons donc substantivé, chosifié, quelque chose qui, au départ, n'était qu'une description du comportement. Par un tour de magie<sup>6</sup> nous avons sorti de notre chapeau haut de forme, dans lequel nous n'avions introduit qu'un adjectif et un adverbe, un superbe substantif qui, du fait de désigner, ce qui est le propre de tout substantif, un objet, une chose (d'où le terme de « chosification »), possède des attributs d'extension, de *res extensa* (d'où le terme de « réification »). Une preuve supplémentaire du fait que la prudence possède à présent des attributs spatiaux est fournie par le fait que nous parlons de « peu » ou « beaucoup » de prudence, d'une « grande capacité de prudence » etc. Et, en bonne logique, puisqu'elle occupe un espace, elle doit bien se trouver quelque part. Et quel meilleur endroit qu'à **l'intérieur** de l'organisme qui se comporte **avec** prudence ? La prudence est devenue une qualité propre, essentielle du sujet et non pas une propriété relationnelle. Et c'est pour cela que ce chapitre se trouve intimement lié au précédent.

Nous sommes donc face à des affirmations du type : « les hommes meurent parce qu'ils sont mortels » ou, comme le disait déjà ironiquement Molière dans ses comédies en se moquant des médecins de son époque (et j'ajouterais : et des psychologues de la nôtre), « l'opium endort parce qu'il possède des vertus dormitives ». De telles affirmations ne sont que des tautologies à peine déguisées, car « être mortel » ne constitue nullement la cause de la mort des hommes mais le simple constat du fait qu'ils meurent tous. On appelle tout simplement « mortels » les êtres qui meurent, et en aucun cas la simple dénomination d'un phénomène peut en devenir la cause.

Si l'on remplace donc dans la phrase : « les hommes meurent parce qu'ils sont mortels » le mot « mortels » par sa définition, nous aboutissons à la suivante lapalissade : « les hommes meurent parce qu'ils sont des êtres qui meurent ». Et face à une telle tautologie, à présent démasquée, même un enfant de trois ans, en pleine période de : « papa, pourquoi volent les oiseaux ? » ; « papa, pourquoi les poissons ne se noient-ils pas ? » etc. refuserait de se contenter d'une telle « explication ». Mais il suffit de la camoufler un peu, et elle nous apparaît comme une docte sentence : « Pierre aide son prochain parce qu'il possède une grande générosité » ; Paul martyrise les animaux parce qu'il possède un niveau élevé de sadisme ». La générosité et le sadisme, tout comme la prudence de notre exemple ou l'agressivité de l'exemple des Horcones, ne constituent pas les causes des comportements observés ; ils ne sont que la substantivation de la description condensée d'un comportement habituel, substantivation érigée au rang de cause en vertu d'un processus tautologique déguisé. Être généreux, être sadique, n'est que la façon rapide de dire qu'Untel se comporte habituellement de la façon que nous avons convenu d'appeler généreuse ou sadique et qui consiste, entre autres items, à

---

<sup>6</sup> Justement il n'y a pas longtemps Los Horcones ont publié un article exactement sur le sujet qui nous occupe dont le titre était : « *Ten acts of magic* » dans lequel ils retraçaient magistralement et avec beaucoup d'humour ce processus de « tautologisation » en dix actes ou étapes d'un numéro de cirque à base de prestidigitation et magie.

aider son prochain ou martyriser les animaux respectivement. Mais en aucun cas il ne peut s'agir de leur cause, sous peine de flagrant délit de tautologie.

La question pertinente serait plutôt : « pourquoi Uhr se comporte-t-il habituellement de cette façon que nous appelons prudente et, de ce fait, nous disons qu'il est prudent ? ». Ainsi formulée, il devient évident que la réponse : « parce qu'il est prudent » constitue indiscutablement une tautologie que nous refusons parce qu'insatisfaisante, recherchant alors les causes réelles : « parce qu'autrement, sa famille et lui-même mourraient de faim ». Et une telle réponse, en mettant en avant les **conséquences** du comportement, déplace le facteur causal depuis l'intérieur du sujet vers l'environnement, ou, plus précisément, met l'accent sur **l'interaction** entre le sujet et l'environnement. Il s'agit d'un changement de perspective colossal, n'est-ce pas ?

Et bien, même si cela nous paraît impensable, c'est bien à travers ce même processus de réification abusive qu'ont été générés **tous** les vocables traditionnels explicatifs du comportement humain : la générosité, la bonté, l'impulsivité, la ténacité, la méchanceté, l'agressivité, l'introversivité, l'extraversivité, le sadisme (que nous prendrons comme exemple dans le prochain chapitre), la sympathie, la timidité et les centaines et centaines de substantifs du même acabit dont nous usons (et abusons !) quotidiennement. Et, couplés à un raisonnement tautologique déguisé, ils fournissent le système explicatif du comportement humain non seulement à l'homme de la rue mais aussi (avec un peu plus de sophistication, bien entendu,) aux psychologues traditionnels (mentalistes). Et c'est justement parce que la psychologie traditionnelle commet les mêmes erreurs catégorielles que l'homme de la rue que celui-ci se reconnaît parfaitement (d'où l'expression de : « conception intuitive ») et accepte sans moufeter le jargon pseudo-scientifique des « professionnels » de la question, tout comme pour les médecins de l'époque de Molière. Et ainsi vont les choses !

Et puisque nous parlons médecine, il ne serait pas de trop que nous nous arrêtions un instant pour dénoncer une autre erreur de raisonnement, tout à fait ancrée dans les précédentes, et qui contribue donc à les perpétuer : la transposition du modèle médical au domaine du comportement.

Une des critiques les plus récurrentes dirigées contre le béhaviorisme consiste à affirmer que celui-ci ne s'intéresse qu'aux comportements (les symptômes) sans se préoccuper des conflits internes (les causes) qui les provoquent.

Le lecteur qui a eu la bonté (vous voyez que moi aussi je me laisse aller à des formulations contestables) de nous suivre jusqu'ici pourrait d'ores et déjà opposer à une telle affirmation que : primo : le comportement n'est pas seulement ce que l'on peut observer de l'extérieur (*cf.* iceberg, boîte noire, etc.) et secundo : que le terme « interne » comporte de graves problèmes (*cf.* masse vs. poids, *res extensa*, etc.). Mais cela ne suffirait sans doute pas à convaincre son interlocuteur que, malgré tout, il a raison de considérer que le béhaviorisme agit plutôt comme une aspirine : en supprimant (temporairement) la fièvre mais sans guérir l'infection (le parallèle avec le modèle médical apparaît ici dans toute sa splendeur...). Essayons donc de convaincre avec de nouveaux arguments notre contradicteur en analysant en détail l'analogie explicite invoquée dans son raisonnement.

Le bacille de Koch existe : je l'ai rencontré !

Lorsqu'un psychologue traditionnel ou un psychanalyste explique le comportement d'un individu qui prend plaisir à infliger des souffrances à son prochain, martyriser des animaux ou fouetter son partenaire sexuel, il invoque l'existence du sadisme (substantif) à l'intérieur du sujet. Et si quelqu'un lui demandait pourquoi cette personne se comporte de cette façon, la réponse ne se ferait pas attendre : parce qu'il **est** sadique. Le comportement sadique qu'il présente est la conséquence, le symptôme d'un trouble psychologique : le sadisme. Nous sommes donc en présence d'une explication à deux termes : les symptômes (le comportement sadique) et la cause (le sadisme).

Si un thérapeute comportementaliste réussit à modifier le comportement de ce sujet au point qu'il ne présente plus aucune manifestation sadique, le psychanalyste objectera qu'il n'a fait que supprimer les symptômes (tout comme un analgésique dissimule la douleur), mais, n'ayant nullement traité la cause profonde, ils apparaîtront à nouveau, sous une forme ou une autre (ce qu'ils appellent « le déplacement du symptôme »).

Il est évident que si les choses étaient effectivement comme ils les présentent, les thérapies comportementales ne seraient qu'un « attrape-nigauds » qui ne produiraient que des effets passagers sans nullement résoudre le fond du problème. Si les choses étaient ainsi, les psychanalystes auraient absolument raison.

Mais le problème réside justement dans la conceptualisation même de l'affaire, conceptualisation qui, comme nous allons l'exposer, est basée sur une analogie séduisante mais abusive du modèle médical.

En effet, si un individu tousse de façon répétée, crache du sang et présente un teint livide (symptômes<sup>7</sup>), le médecin fera un diagnostic de tuberculose galopante. Et si quelqu'un lui demandait pourquoi cette personne se comporte de cette façon, la réponse ne se ferait pas attendre non plus : parce qu'il **est** tuberculeux. Et si un guérisseur réussit à modifier le comportement de ce sujet au point qu'il ne présente plus aucune manifestation tuberculeuse, personne n'osera prétendre qu'elle a été vaincue, car elle va continuer à se développer de façon souterraine jusqu'à provoquer des dégâts irréversibles dans l'organisme par manque de traitement adéquat dirigé contre la cause et non contre les seuls symptômes.

Jusqu'ici, le parallèle (l'analogie) entre les deux situations semble non seulement évident mais, qui plus est, donner raison aux opposants au béhaviorisme.

Mais analysons les deux situations de façon un peu plus profonde. Dans le premier cas, l'existence du sadisme a été inférée, postulée à partir des symptômes, et l'unique preuve de son existence est constituée justement par leur présence. Comme nous l'avons signalé à l'instant, nous sommes en présence d'une explication en deux seuls termes. Dans le deuxième cas, on peut dire aussi que la tuberculose a été inférée à partir des symptômes. Mais, contrairement au cas du sadisme, ceux-ci ne constituent pas l'unique preuve de l'existence de la tuberculose. Une simple analyse biologique des sécrétions salivaires du sujet suffira à démontrer qu'elles contiennent un agent pathogène, le bacille de Koch en l'occurrence. La véritable cause de l'ensemble de symptômes que l'on résume sous l'étiquette de « tuberculose » est le bacille de Koch. La tuberculose, comme le sadisme, ne sont

---

<sup>7</sup> Afin de ne pas trop compliquer les choses, nous n'introduisons ici la distinction entre symptôme et signe, le premier recouvrant quelque chose de subjectif et privé (migraine) et le second quelque chose d'objectif et public (fièvre). En fait, les trois « symptômes » que nous venons d'énumérer ne constituent pas des symptômes mais des signes. Mais, dans la mesure où lorsque l'on débat de l'affaire qui nous occupe, les termes consacrés sont ceux de symptôme et cause, nous allons nous conformer à la tradition.

que des étiquettes pour résumer des symptômes (ou des comportements, comme dans l'exemple de la prudence) ; mais en aucun cas, sous peine de grossière tautologie –comme nous avons essayé de le montrer dans le chapitre précédent-, ne peuvent être considérés comme la cause de ces symptômes (ou comportements).

Et c'est la raison pour laquelle deux termes ne sont pas suffisants pour analyser la situation de façon adéquate. Le troisième terme, oh combien décisif ! est, bien entendu, le bacille de Koch. Et l'on remarquera que son existence n'a pas été simplement inférée à partir des symptômes ; le bacille de Koch a une existence propre **indépendante** des symptômes qu'il provoque. Il peut être isolé, cultivé, étudié dans une éprouvette sans qu'il fasse tousser personne. Autrement dit, on peut « déconnecter » la cause des conséquences car, si celles-ci dépendent de celle-là, l'inverse n'est pas vrai. C'est pour cela que nous insistons sur le fait que l'existence du bacille de Koch peut être démontrée indépendamment de la présence des symptômes. Il ne s'agit plus d'une simple inférence, d'un postulat, mais d'une réalité qui peut être démontrée.

Dans le cas du sadisme, quelle preuve indépendante des symptômes peut être apportée pour justifier son existence ? En l'absence de tout comportement (même privé) sadique, qui oserait cataloguer Untel de sadique ? Personne, évidemment ; car, dans le cas contraire, vous tous, tout comme moi, pouvons être diagnostiqués de sadiques latents, masochistes latents, meurtriers latents, etc. Mais, dans la vie quotidienne, personne ne traite de sadique quelqu'un qui ne présente ni a jamais présenté le moindre comportement sadique. Le sadisme n'existe pas indépendamment du comportement sadique. Et c'est bien pour cela que, si l'on élimine ce type de comportement, on élimine, de fait, le sadisme, qui n'était que l'étiquette pour désigner un tel comportement et qui avait été postulé à partir dudit comportement.

Il apparaît donc clairement que, dans un cas, nous sommes en présence d'une explication qui ne comporte que deux éléments alors que, dans l'autre, on en dispose de trois. L'analogie entre les deux situations se révèle donc illégitime, fautive et abusive, c'est-à-dire, pur sophisme.

Le modèle médical ne peut donc être ainsi, allègrement transposé au domaine du comportement, domaine qui s'apparente davantage à un modèle éducatif, d'apprentissage, qu'au modèle médical. Critiquer les thérapies comportementales avec des arguments relevant du modèle médical n'est que le reflet d'une conceptualisation erronée des phénomènes abordés malgré son apparente pertinence.

Mais, me direz-vous, comment expliquer alors le déplacement, la résurgence du symptôme, parfois constaté après qu'une thérapie comportementale l'ait éradiqué ? Cet argument, classiquement manié par les psychanalystes, montre que, en effet, ils possèdent une bonne capacité d'observation ; malheureusement, (et contrairement à ce qu'ils croient) c'est leur capacité d'explication, de conceptualisation, qui n'est pas à la hauteur. Au lieu de postuler –car il s'agit bien d'un postulat- que, le symptôme ayant été éliminé mais pas sa cause profonde, il réapparaîtra sous une autre forme, on peut proposer une toute autre explication à ce phénomène en se cantonnant aux concepts purement behavioristes.

En effet, dans le milieu médical, la notion de « bénéfice secondaire de la maladie » est bien connue. Lorsque quelqu'un est reconnu malade par un professionnel de la santé à qui la société a conféré cette fonction (et ce pouvoir), il obtient (en guise de compensation, en quelque sorte, du malheur d'être tombé malade) un certain nombre de privilèges secondaires : on le dispense de travailler,

on lui permet de rester au lit même si son état ne le justifie pas tout à fait, on lui tolère certains caprices, son entourage se montre plus compréhensif et accommodant que d'habitude, etc. etc. Mais ces privilèges disparaissent brusquement lorsqu'il est déclaré guéri, ce qui explique l'existence d'un certain nombre de malades « fonctionnels », bien connus du corps médical et hospitalier, qui perpétuent leur maladie –désormais imaginaire- afin de prolonger ces bénéfiques secondaires.

De même, un sujet qui présente, par exemple, une phobie des ascenseurs, reçoit un traitement déférent de la part de son entourage familial. Si un jour il est convenu de dîner avec les Untel, qui habitent le neuvième étage d'un immeuble avec ascenseur, on s'arrangera pour que les Untel viennent à la maison plutôt que d'aller chez eux ; on évitera de louer une chambre située dans les étages supérieurs de l'hôtel lors du départ en vacances etc. autrement dit, l'entourage montrera une attention spéciale au sujet et organisera toujours les choses en fonction de son « petit problème ».

Si un thérapeute efficace lui résout le problème et lui permet (au terme de quelques semaines de traitement et non après des années et des années -et encore !- de divan) de prendre tranquillement l'ascenseur, notre sujet se trouve alors privé tout d'un coup du bénéfice secondaire que son trouble lui procurait (renforcement social) et il est fort probable qu'il présente une nouvelle phobie (qu'il émette un opérant de la même classe) afin de le récupérer (afin d'obtenir à nouveau le renforcement social qui lui avait été retiré).

Une thérapie comportementale correcte ne se centrera donc pas seulement sur le client (comme dirait Rogers) mais informera son entourage proche des risques qu'ils encourent s'ils arrêtent d'un seul coup de prêter attention à l'ex-phobique et leur demandera de le faire de façon progressive (programme) ; mieux : de déplacer l'attention qu'ils accordaient auparavant à sa phobie vers d'autres aspects de son comportement afin qu'il ne se sente pas privé de quelque chose qu'avant il obtenait à travers son ancienne phobie et éviter ainsi qu'il le recherche à travers d'une nouvelle phobie. Et les études sur l'efficacité des thérapies, aussi bien à moyen qu'à long terme, montrent de façon concordante que, lorsque le thérapeute inclut ces aspects dans sa thérapie, il n'apparaît aucun déplacement, on ne constate aucune résurgence du « symptôme ».

Parvenus à ce point du discours, on peut légitimement se demander pourquoi la conceptualisation béhavioriste, qui, une fois délestée de ses malentendus, apparaît comme étant bien plus pertinente que ses rivales, ne réussit pas à les détrôner et à s'imposer, comme c'est normalement le cas pour toute théorie qui dépasse, en puissance explicative et en parcimonie, les autres théories en vogue.

Plusieurs facteurs nous semblent pouvoir expliquer cette situation anormale. Mais nous aimerions, en guise d'épilogue de cette peut-être déjà trop longue conférence, en exposer tout au moins un qui, à notre avis, constitue un obstacle de taille à un tel changement de paradigme. Et pour cela, nous allons faire appel, encore une fois, au vieux recours de la métaphore.

Le masque n'est pas le visage.

Dans les anciennes tragédies grecques, les acteurs cachait leur visage avec un masque, triste ou souriant, selon le personnage qu'ils devaient incarner. Rien qu'en voyant le masque, on pouvait deviner donc le rôle qui allait être interprété par l'acteur car son comportement sur scène dépendait du masque<sup>8</sup> qu'il arborait.

Évidemment, personne n'aurait l'idée de confondre le masque (visible) avec le visage (invisible). Bien que le spectateur ne pouvait pas voir le visage à cause du masque qui le cachait, il savait pertinemment que l'acteur possédait un visage qui lui était propre et que le masque était amovible, de circonstance ; qu'un jour il pouvait arborer un masque triste et un autre un masque gai, mais que ni l'un ni l'autre ne correspondaient à son vrai visage. Il n'y avait donc pas de confusion possible entre le visage et le masque.

Imaginons maintenant que, pour une raison donnée, un acteur conserve toujours, jour et nuit, pendant des années et des années, un même masque sur son visage, jusqu'au point qu'il finit par adhérer au visage comme une deuxième peau et que, à la fin, les gens oublient complètement que ce qu'ils perçoivent n'est pas le vrai visage de l'acteur mais un simple masque, masque qui ne correspond pas forcément mieux au vrai visage qu'un autre masque tout à fait différent et peut-être même plus adapté. Autrement dit, ce n'est pas parce qu'un masque est le plus ancien qu'il est forcément le plus adapté ni, encore moins, qu'il est le visage même<sup>9</sup>.

Si, dans ce cas de figure (sans jeu de mots), un nouveau metteur en scène décidait de faire jouer l'acteur en question avec un autre masque et il lui demandait d'enlever l'ancien, on le traiterait de fou, on l'accuserait de vouloir défigurer l'acteur et on proclamerait que le nouveau masque s'adapte très mal au visage, qu'il ne lui correspond pas, qu'il ne « colle » pas, sans se rendre compte que ce qu'on appelle maintenant visage n'est pas le vrai visage mais un simple masque qui, avec le temps nous est devenu familier, s'est transformé en une « vieille connaissance ». Pour les gens il n'y a plus à présent de distinction entre le visage et le masque car, à leurs yeux, ils ne constituent qu'une seule et même entité ; et vouloir changer le masque équivaut pour eux à vouloir changer le visage. Il n'y a que le nouveau masque proposé par le metteur en scène qui est reconnu comme masque ; pas l'ancien. Et au lieu de décider si le nouveau convient mieux que l'ancien, comme le prétend le jeune et novateur directeur scénique, c'est-à-dire, au lieu de choisir entre les deux masques, les gens considèrent qu'on leur demande de choisir entre un masque et un visage. Et, bien entendu, face à cette (fausse) alternative, ils préfèrent le visage plutôt que le masque ; le naturel plutôt que l'artificiel ; l'intuitif plutôt que l'anti-intuitif ; le connu plutôt que l'inconnu (de nos jours on dirait : le réel plutôt que le virtuel).

Jusqu'ici la métaphore. Je suppose que vous me voyez venir. Au début, il y avait un phénomène à expliquer –le comportement- et une explication proposée –la théorie cognitive, par exemple-. Il va de soi que l'explication proposée doit s'ajuster plus ou moins au phénomène qu'elle prétend expliquer (tout comme un masque doit s'ajuster plus ou moins au visage de l'acteur) sous peine de ne pas être crédible. Mais il ne s'agit que d'une explication parmi d'autres possibles, et, en tout cas, distincte du, non identifiable au phénomène qu'elle essaye d'expliquer. **Un**

<sup>8</sup> Et c'est là l'origine étymologique du vocable « personnalité ». En effet, le comportement de l'acteur était fonction de son masque, tout comme la psychologie traditionnelle prétend que le comportement d'un être humain est fonction de sa personnalité. Car, en grec, le vocable pour désigner un masque était « personne ».

<sup>9</sup> Il arrive quelque chose de semblable avec le langage. Il existe une figure de style, la catachrèse, pour désigner justement une métaphore tellement ancienne et habituelle, que l'on finit par ne plus en percevoir le caractère métaphorique ; par exemple : le *bras* d'un fauteuil, une *antenne* de télévision, une *feuille* de papier, un  *pied* de table...

**phénomène et son explication sont deux choses différentes.** Et on peut préférer une autre explication sans pour autant modifier en quoi que ce soit la nature du phénomène en question. **Refuser un modèle explicatif n'implique nullement de refuser le phénomène qui doit être expliqué.**

Mais si une théorie explicative s'est perpétuée pendant des siècles (grâce, notamment, à son caractère intuitif) au point qu'elle n'est plus perçue comme étant une théorie (qui peut être remplacée à tout moment par une autre) mais comme étant le phénomène même, il est évident que toute nouvelle théorie nous paraîtra aberrante, contraire à l'évidence même, faisant offense au sens commun le plus élémentaire.

Lorsqu'une conceptualisation s'est confondue à tel point avec le phénomène qu'elle essaye de conceptualiser qu'elle en est parvenue à s'identifier à lui, à ne former plus qu'une seule et même entité là où en réalité il y en a deux, alors critiquer, nier ou combattre une telle théorie équivaut à critiquer, nier ou combattre le phénomène en question. Et puisque nier le phénomène n'est pas honnêtement possible, car il existe bel et bien ; puisqu'on n'établit aucune différence entre le phénomène et la théorie séculaire qui l'a conceptualisé et, par conséquent, on ne peut nier celle-ci sans nier celui-là, alors il est honnêtement impossible de nier la théorie en question.

Le comportement ne nie tel ou tel phénomène, contrairement à ce que l'on affirme souvent. Il nie leur conceptualisation par la théorie cognitive et propose une autre conceptualisation pour ce même phénomène. Le problème provient de la confusion entre le concept et la chose ; et puisque la chose a été baptisée avec le nom que lui a forgé la théorie primitive (dans les deux sens du terme), nier le nom de baptême semble impliquer de nier la chose en soi puisque le nom et la chose se trouvent intimement confondus (encore une fois dans les deux sens du terme)<sup>10</sup>.

Pour donner un exemple : lorsque le comportement discute le concept d'image mentale, il ne discute pas le phénomène que les cognitivistes expliquent à travers le concept d'image mentale, mais la conceptualisation cognitive du dit phénomène en termes d'image mentale. Évidemment, pour s'en rendre compte il est indispensable d'être conscient de la différence entre les deux (le phénomène et sa conceptualisation) ; et ne me dites pas qu'il s'agit d'un trop subtil distinguo : il s'agit d'une différence aussi fondamentale que celle qui existe entre un visage et un masque.

Il n'est donc pas étonnant que l'on préfère une théorie qui semble correspondre parfaitement à un domaine donné puisque c'est à travers des lunettes de cette théorie que l'on appréhende le domaine en question. Et l'on porte ces lunettes depuis tellement longtemps que l'on a même oublié qu'on les porte. Et puisqu'elles sont vertes, on voit les choses de couleur verte et on finit par croire que les choses **sont** vertes. Et lorsque le jeune comportement arrive et propose des lunettes marron, les gens disent que les lunettes marron ce sont de très mauvaises lunettes puisque avec elles on verrait le monde de couleur marron, et nous savons tous que le monde n'est pas marron mais vert. Et il ne sert à rien de dire aux gens d'enlever leurs lunettes vertes et de constater que le monde n'est pas vert (ni peut-

---

<sup>10</sup> Le concept de « ciel », par exemple, recouvre des choses très différentes pour un astronome, un croyant ou un artiste peintre. Si le premier venait à affirmer qu'il n'existe pas, le croyant s'en offusquerait et le peintre le traiterait de menteur ou de fou. Lorsque le croyant affirme que la Vierge Marie est montée au Ciel en corps et âme, l'astronome reste sceptique... Tout simplement, ils emploient le **même mot** pour désigner des **concepts différents**, et leur conversation devient un vrai dialogue de sourds.

être marron non plus, bien qu'il soit plus proche du marron que du vert, ce qui fait que les lunettes marron sont, jusqu'à nouvel ordre, mieux adaptés) car ils vous répondront : « mais de quelles lunettes vertes me parlez-vous ? je ne porte pas de lunettes... ». « Quel masque ? Je ne porte pas de masque... ».

Il va falloir me pardonner. Nous avons commencé en parlant de comportement et nous nous sommes sans doute écarté du fil conducteur à force de digressions plus ou moins (j'ai plutôt tendance à penser, néanmoins, que moins) « collatérales ». Mais une chose en amenait une autre et j'ai préféré ne pas m'auto-censurer. A vous de me dire si j'ai eu tort.